

Eléonore Yasri-Labrique

SUR LA ROUTE DE DILBERG

Librinova™

Eléonore Yasri-Labrique

Sur la route de Dilberg

© Eléonore Yasri-Labrique, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5830-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première partie

Camaïeux

BLANC

La petite voiture blanche avançait aussi vite que possible sur la route goudronnée qui avait été déblayée à l'aube par la déneigeuse. Non que ce fût une voie principale, mais elle avait son importance. Au bout de la route se trouvait la ville du sel, une richesse à l'usage banal mais à la valeur inestimable. Ceux qui l'exploitaient vivaient comme reclus dans ce coin perdu du bout du monde. Seule cette piste récemment asphaltée permettait d'y accéder ou d'en sortir.

Elyzabeth conduisait de manière tendue, le regard fixé sur le ruban anthracite qui semblait se dérouler sans fin sous ses yeux. De chaque côté de la route, elle devinait d'immenses étendues blanches, couvertes de neige à perte de vue. L'hiver était arrivé encore plus tôt que les années précédentes. Comment fallait-il appeler ces espaces plats et désolés, froids comme la lumière de la lune dont un croissant restait accroché dans le ciel en ce début de matinée ? Landes ? Toundras ? Steppes ? Pour elle, il s'agissait simplement d'un immense désert et, n'eût été la température glaciale, elle aurait pu voir se détacher d'un mirage une oasis tremblante. Elle aurait bien aimé que le long de cette route il y ait au moins un ou deux villages composés de maisons basses, ou au moins une ou deux fermes recroquevillées autour d'un bosquet d'arbres. Avec une cheminée laissant échapper une fumée rassurante, un chien qui aboie, un enfant emmitouflé s'amusant à lancer des boules de neige contre un vieux mur. Mais rien, il n'y avait rien. Pas âme qui vive au fil des kilomètres que sa petite voiture blanche avalait vaillamment.

La veille, elle avait quitté son appartement coquet donnant sur la mer après avoir respiré à pleins poumons les embruns légèrement piquants de ce commencement d'automne. Elle avait fait une pause pour la nuit dans la capitale, chez une de ses amies à qui elle avait pu exposer ses espoirs et ses craintes face à ce que lui réservait sa nouvelle vie. À 32 ans, c'était une étape dans sa carrière mais aussi un tournant dans son existence personnelle à la fois confortable et bousculée. Elle avait repris le volant tôt le matin, sans doute à l'heure où la déneigeuse s'était mise au travail sur la route de Dilberg. Le soleil s'était levé dans un halo presque blanc et elle s'était enfoncée vers les terres septentrionales, en direction des salines dont elle avait beaucoup entendu parler mais qu'elle n'avait jamais vues. Était-ce de la folie ou au contraire un élan de sagesse ? Elle

ne savait plus très bien. Mais elle devait assumer sa décision. Elle l'avait prise après mûre réflexion, en connaissance de cause. Elle savait pourquoi elle avait accepté sa mutation là-bas. Mais elle ne savait pas ce qui l'y attendait.

Là-bas, elle ne connaissait personne et personne ne la connaissait. Elle avait tout à découvrir. Un univers anonyme, blanc et froid, l'accueillerait bientôt, mais elle avait besoin de cet éloignement. Et puis, sur le plan professionnel, c'était un défi à relever, un challenge auquel elle avait envie de se confronter. Elle était plutôt satisfaite du choix qu'elle avait réussi à s'imposer. Ce qui ne l'empêchait pas d'être troublée, impressionnée même, par cette plaine désertique sur laquelle le vent commençait à souffler en émettant un vague gémissement. Elle alluma son poste radio mais elle ne parvint à capter aucune station clairement. Elle essaya la playlist téléchargée sur son téléphone portable mais elle réalisa vite qu'elle ne souhaitait plus entendre les chansons chargées du goût d'avant. Elle se rendait compte qu'elle aspirait à autre chose sur toute la ligne. Un autre logement, un emploi différent, de nouvelles rencontres. Oui, elle avait bien fait de quitter la côte même si la mer lui manquait déjà. Elle finirait sans doute par s'y habituer et peut-être par aimer cet endroit désolé. Soudain, un animal, sans doute un lièvre dans son pelage clair, traversa la route devant elle. Elle freina brusquement et essaya de suivre du regard le quadrupède qui détalait sur le sol givré, jusqu'à ce qu'il disparaisse complètement de son champ de vision. Il y avait donc une vie, certes ténue et camouflée, cachée au creux de cette blancheur aride. Elyzabeth sourit et repartit en roulant plus lentement malgré son impatience d'atteindre sa destination.

Elle ne s'était pas vraiment fixé d'heure d'arrivée, elle avait simplement prévu d'entrer dans la ville du sel avant la tombée de la nuit, c'est-à-dire avant le milieu de l'après-midi, et d'aller directement au chalet qui lui avait été attribué. Elle avait tenté d'imaginer divers scénarios possibles concernant l'accueil qu'on lui ferait, mais son esprit agité n'en avait retenu aucun. C'était de toute façon très difficile de se représenter une scène dans un espace inconnu peuplé d'individus qui lui étaient tous étrangers de mille et une manières. Alors, elle avait juste décidé de franchir discrètement les murs de la cité, d'aller se garer près de la maisonnette en bois qu'elle avait vue une fois en photo et de joindre le contact qui devait lui remettre les clefs.

C'était quand même bizarre. L'agent immobilier à qui elle s'était adressée, l'unique mandataire de la localité, ne lui avait pas proposé de passer à son

bureau. Il ne lui avait fourni aucune information sur le voisinage, les commerces à proximité, les transports en commun. Il lui avait juste dit d'un ton plat qu'il viendrait lui apporter son trousseau dès qu'elle l'appellerait. Il lui avait toutefois assuré que le ménage serait fait et qu'elle trouverait dans la cuisine de quoi se nourrir les tout premiers jours. Il n'avait l'air ni content, ni contrarié. Juste morne. Un peu à l'image du paysage qu'elle continuait de fendre à vive allure depuis qu'elle s'était résignée à l'idée de ne plus apercevoir d'être vivant sur son chemin. Aucun autre lièvre n'avait montré le bout de ses oreilles, aucun oiseau ne tournoyait dans le ciel, et même la lune avait fini par s'éclipser. Elle était seule sur la route grise, entourée d'une espèce de brume laiteuse où se perdait parfois un rayon de soleil blanchâtre.

Bien sûr, elle avait fait des recherches en ligne afin d'en apprendre davantage sur son nouveau lieu de vie. Mais le portail officiel de la ville semblait en perpétuelle maintenance et elle n'avait rien trouvé de très significatif sur les autres sites qu'elle avait consultés. Dilberg était une commune coupée du reste du monde où vivaient près de deux mille habitants disséminés sur une vingtaine de kilomètres carrés. Ils travaillaient quasiment tous dans les salines ou alors faisaient fonctionner les affaires annexes nécessaires à cette vie en autarcie. La vieille ville était ceinte de remparts régulièrement blanchis à la chaux et elle n'abritait qu'une centaine de résidents, pour la plupart des anciens à la retraite et quelques actifs relevant des services municipaux. Il fallait traverser cette modeste citadelle pour accéder aux mines de sel. La majorité des administrés occupait un chalet en périphérie. Celle-ci s'était étendue au fil des années mais les habitations clairsemées étaient toutefois bien équipées : chacune disposait de l'eau courante, de l'électricité et d'une connexion Internet. Une compagnie de bus desservait la bourgade éparpillée. Il y avait un lieu de culte dont l'obédience n'était pas précisée et une bibliothèque publique. Aucun monument notable en-dehors d'une antique maison inclinée sur la place centrale. Un musée du sel attirait les sorties scolaires au printemps. C'était à peu près tout ce qu'Elyzabeth avait pu recueillir comme informations.

La distance parcourue au compteur lui indiqua qu'il lui restait une quarantaine de kilomètres à couvrir. Il était un peu plus de midi. Elle n'avait pas faim mais elle s'arrêta le long de l'accotement pour boire du café et reposer le moteur de la voiture. La conductrice ne se sentait pas fatiguée mais de plus en plus tendue, partagée entre la hâte d'arriver et le désir subit de ralentir, de prendre son temps, de ne pas aller plus loin. Tout en avalant de petites gorgées du breuvage noir

encore chaud, elle s'astreignit à faire le vide en elle pour ensuite se concentrer sur son objectif. Elle se revit dans le bureau du recteur Meerson. Dilberg, bien que très éloignée de la principale ville du pays, dépendait de la même académie. Suite à sa demande de mutation précipitée début septembre, Elyzabeth avait été convoquée dans la capitale et non pas au rectorat de sa région. Elle avait été surprise par cette injonction mais s'était rendue chez Monsieur Meerson sans attente particulière. Il l'avait écoutée, puis lui avait exposé sa vision des choses : « Vous avez besoin d'un changement radical, ce que je comprends parfaitement. De mon côté, j'ai besoin d'une enseignante aux états de service exceptionnels comme les vôtres pour une fonction difficile à remplir. Je ne vous cache pas que les collègues qui vous ont précédée – si tant est que vous acceptez le poste – ne sont pas restés longtemps sur place ou n'ont pas donné satisfaction. L'enjeu est de taille car le gouvernement lui-même accorde désormais une attention considérable à ce bout de territoire isolé mais particulièrement sensible de par sa situation géographique et stratégique sans oublier ses richesses minières. Etes-vous prête à aller à Dilberg, Madame Stunt ? » Contrairement aux autres candidats potentiels, elle n'avait ni frémi ni sursauté. Elle avait seulement répondu d'une voix lasse : « Pourquoi pas ? » Il lui avait donné quinze jours pour réfléchir et, si sa réponse était positive, quinze autres jours pour se préparer. « La rentrée là-bas est décalée d'un mois. L'année scolaire se termine également un mois plus tôt. Les habitants, notamment les jeunes, peuvent ainsi profiter au maximum des quatre mois d'été et de lumière, mais pendant les huit mois d'hiver, quand les journées sont plongées dans la pénombre ou l'obscurité, le travail est intense et les enfants doivent être pris en charge par l'institution scolaire. Le gouvernement et l'académie veulent qu'un véritable effort pédagogique de remise à niveau et d'accompagnement aux études soit fait en direction de Dilberg. Nous aimerions donc que ce soit vous qui assumiez cette mission et mettiez en œuvre la première phase de ce renouvellement. » Deux semaines plus tard, Elyzabeth acceptait officiellement le poste de professeure polyvalente pour le primaire et le secondaire sur la commune spécifique de Dilberg.

Elle soupira. C'était une lourde responsabilité mais cela lui plaisait. Elle savait qu'elle aurait avec elle plusieurs auxiliaires qualifiés pour la seconder. Elle allait aménager les enseignements élémentaires, définir la progression des savoirs et les modalités d'apprentissage, diriger une équipe en présentiel et à distance, mais également, tout en étant l'enseignante référente pour les adolescents de 12 à 17

ans, faire cours aux enfants de 6 à 11 ans. Une classe hétérogène comme elle en rêvait depuis des années. Elyzabeth émergea de sa rêverie qui oscillait entre projets et souvenirs. Il y avait le boulot, mais aussi tout le reste...

Et ce reste, immense, confus, douloureux, elle refusait d'y penser. Elle n'avait pas choisi cet isolement rigoureux, elle n'avait pas fui sa ville et son passé pour se remémorer le reste.

Elle rangea son thermos de café et s'obligea à regarder autour d'elle : le gris de l'asphalte et le décor blanc tout autour, immobile, silencieux, presque menaçant. Elle ralluma le moteur et se remit à conduire, d'abord doucement, puis de plus en plus vite, sur la route qui devait la mener à Dilberg.

ROUGE

Elyzabeth était en train de se demander s'il y avait des arbres, des bouts de jardin et peut-être même une serre chauffée dans la cité du sel lorsqu'elle aperçut, d'abord au loin, puis de plus en plus proche, le panneau d'entrée de la ville. Même si celle-ci se trouvait encore à deux kilomètres, la première indication réglementaire devait apparaître à cette distance, d'autres lui succédant tous les 500 mètres. « Dilberg » était écrit en lettres majuscules et en gros caractères bleu foncé, se détachant sur un fond blanc cerné d'un cadre rouge. C'était surtout le cadre, assez épais et presque brillant, que l'on distinguait en premier puis qui semblait occuper tout l'espace. Une ligne brisée quasiment écarlate qui tranchait avec le blanc du décor environnant. Soudain, un autre point de couleur attira son attention. De l'autre côté de la route, peu après cette signalisation, une masse jaune émergeait de la neige glacée. Elyzabeth pensa tout de suite à la déneigeuse. Peut-être le conducteur faisait-il une pause en ce tout début d'après-midi. Mais quelque chose la gênait. La position de l'engin de salage lui semblait incongrue. Elle gara sa voiture sur le bas-côté, agrippa son téléphone et s'emmitoufla dans une grosse doudoune grise après avoir enfilé ses gants et enroulé une écharpe de laine carmin autour de son col. Ainsi parée, elle traversa la route non sans avoir regardé de chaque côté comme si d'autres véhicules risquaient de surgir du néant. En s'approchant, elle se rendit compte qu'il s'agissait d'une dépanneuse renversée sur le flanc droit. Elle avait dû être percutée car la carrosserie était nettement enfoncée, puis faire trois quarts de tour sur elle-même. La jeune femme, inquiète, contourna la carcasse jaune et fut saisie en voyant la neige devenue rouge. Un homme d'environ 35 ans était étendu sur le côté dans une flaque de sang. Peut-être l'accident lui avait-il été fatal, mais Elyzabeth comprit immédiatement quelle était la véritable cause du décès. Un mot lui déchira le cerveau, et comme souvent il lui vint en anglais : *Stabbed* ! Oui, la victime avait bien été poignardée d'un coup direct et brutal en plein cœur. L'arme au manche ciselé était restée dans la plaie. *Stabbed*... Ce monosyllabe d'une violence semblable au choc assené envahissait son esprit, lui donnait le vertige et la nausée. Elle sentit qu'elle allait vomir, mais il n'y avait ni broussaille ni rocher pour s'abriter, et au lieu de rendre son café, elle se dirigea vers l'homme en avançant de quelques pas à la manière d'un automate afin de vérifier machinalement son pouls. Aucune perception du rythme cardiaque. Elle